Biblioteka
UMK
Toruń
373684

L'ÉQUILIBRE

ORIENTAL

HONGRIE — ROUMANIE — POLOGNE

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16
—
1867

L'ÉQUILIBRE

ORIENTAL

HONGRIE — ROUMANIE — POLOGNE

PARIS
LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG
16, RUE DE TOURNON, 16
—
1867

PARIS. — IMP. ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ.
Rue du Four, 43.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W TORUNIU

373684

IMPERIAL SEINE

W. 1136/67

Il n'y a pas de problème politique qui mette davantage en émoi les esprits, qui soit plus compliqué et qui soulève plus d'orages, que ce qu'on est convenu d'appeler *Question d'Orient*. Les intérêts et la civilisation de l'Europe, le sort et l'avenir du monde, tout est engagé dans cette grave question. La puissance colossale de la Russie, de cet Empire qui renferme déjà le quinzième de la population de notre globe et qui, comme étendue, couvre la cinquième partie de la terre, donne à cette question une portée et des proportions immenses, qui déroutent l'historien et le politique, et effrayent l'imagination de l'écrivain.

Nous avons tâché de pénétrer dans les entrailles et les arcanes de l'Orient, d'apprécier mûrement les acteurs et les actes, et nous croyons rendre service à la politique et à l'histoire, en publiant, aujourd'hui, le résumé de nos recherches, et en présentant, sans parti pris et sans passion, brièvement et logiquement, la solution de cette question, telle qu'elle nous semble ressortir de l'étude des faits et des causes.

I

L'Angleterre ne veut rien voir dans la question d'Orient que l'intégrité de l'empire Ottoman. Au point de vue où se place le cabinet de Saint-James, toutes les nationalités qui

peuplent cet empire ne doivent inspirer aucun intérêt à la Grande-Bretagne et à sa diplomatie. En effet, tant que Constantinople ne passera pas en d'autres mains, les intérêts anglais ne se trouveront nullement compromis, et dès lors, tout sera pour le mieux dans l'empire du sultan. L'Angleterre est donc naturellement l'ennemie du moindre changement dans la vie intérieure des peuples soumis aux Turcs, et le *statu quo* reste le dernier mot de sa politique.

II

La France, soucieuse elle aussi de l'intégrité de l'empire turc, a néanmoins un horizon plus vaste et suit une marche plus libérale. Protéger, en dépit de la Russie, l'autonomie de la Roumanie, et exiger des améliorations, des réformes, qui mettent l'empire à l'abri des révoltes et fassent avancer toutes les populations dans une large voie de progrès, c'est là évidemment une politique sans équivoque et éminemment française.

III

La politique de la Prusse est moins avouée et moins sincère que celle des autres cabinets de l'Occident. Cette puissance ne se rappelle que trop les célèbres paroles de Frédéric II : *la Russie à Constantinople, c'est la Russie à Berlin;* cependant, la libre navigation du Danube et une certaine réserve diplomatique lui semblent pour le moment complétement suffisantes.

IV

L'intérêt de la Russie dans la question d'Orient est d'une

autre nature. Elle ne veut aucunement entendre parler ni de l'intégrité de l'empire Ottoman, dont l'affaiblissement et la chute flattent sa convoitise, ni des vues des autres cabinets de l'Europe, qu'elle cherche à neutraliser par tous les moyens dont elle peut disposer. La politique que la France a suivie à l'égard de la Roumanie, ayant eu un grand retentissement en Orient, a forcé la Russie à saisir elle-même le drapeau des nationalités, et à le planter au centre même de l'empire turc. Elle dit aux Serbes, aux Bulgares, aux Monténégrins et aux Grecs : « Puissance orthodoxe, j'ai « toujours voulu votre affranchissement du joug des Turcs. « Ma protection vous a été de tout temps acquise, vous en « avez la preuve palpable dans les services que je n'ai « jamais cessé de vous rendre. J'ai toujours sollicité et « obtenu des hatti-houmayoums en votre faveur. La Tur- « quie les a constamment violés, et les puissances occi- « dentales le lui permettent, parce qu'elles ont intérêt à « ce que vous soyez éternellement esclaves. Aidez-vous, « je vous aiderai. »

Dès que les agents russes ont pu réussir à exciter quelques mouvements, et que les Turcs se sont mis en route pour les étouffer : « Voyez, dit la Russie aux puissances, « les Turcs sont incorrigibles. Tant de cruautés! Agissons « en commun pour sauver l'humanité souffrante. » Les agents russes répandront bien vite la teneur de cette note parmi les chrétiens, et la presse de Moscou dira que la *sainte* Russie a réussi enfin à réveiller les autres puissances et à les rendre favorables à ses brebis. Les mémorandums des cabinets ne tarderont pas à pleuvoir à Constantinople. La note de la Russie ne viendra qu'en dernier lieu. Elle sera plus accentuée, plus aigre, parce que c'est au nom de ses coreligionnaires maltraités, et de sa religion outragée par les Infidèles qu'elle élèvera la voix. Que la Turquie écoute ou non, cela importe peu à la diplomatie russe. Elle a fait voir aux chrétiens le zèle qu'elle déploie à leur égard.

Vive la Russie! la comédie est jouée aux dépens des autres puissances.

Les agents russes sont-ils parvenus à fomenter des troubles? Y a-t-il un soulèvement quelque peu sérieux en Crète? La Russie devient menaçante. « Finissez-en donc, dit-elle « à la Turquie; accordez l'autonomie et l'annexion de la « Crète à la Grèce; c'est son droit, et il est de mon devoir « d'y insister. » L'Angleterre ne veut pas de l'autonomie; la France demande qu'on consulte et qu'on écoute les populations; la Prusse et l'Autriche penchent d'un côté ou de l'autre; et la Russie va publier sa nouvelle démarche dans les provinces soulevées, et leur offrir ses bons offices pour leur complet affranchissement.

Ce jeu cruel dure déjà depuis près d'un siècle. La Pologne tombée et écrasée, les ambitions russes ne rencontrèrent plus de barrières. Après avoir étranglé l'aigle blanc, l'aigle ouralien n'a jamais cessé de faire ses préparatifs de départ pour un autre climat, et de fixer ses yeux sur Constantinople. La guerre de Crimée est déjà bien loin de nous. En attendant une occasion, la Russie pousse les sujets du sultan aux révoltes, leur promet sa puissante protection et les engage à secouer le joug turc, afin de pouvoir les dompter ensuite un à un et les incorporer dans son empire. Une fois à Constantinople, les tzars pourront impunément dicter au monde entier leurs ukases, et distribuer des rôles à tous les monarques de l'Europe!

Vous connaissez, d'ailleurs, la puissance de cette Russie qui se joue si audacieusement de tous les cabinets. C'est l'unité la plus effrayante de l'Europe et bien légèrement atteinte par les Polonais et les tribus du Caucase. C'est enfin le seul peuple européen qui ait au plus haut degré le goût du sang versé et le culte d'un Dieu terrible et implacable, représenté sur la terre par le tzar.

Chose bien curieuse! On ne trouve pas la moindre protestation de la part des cabinets européens contre cette im-

posture religieuse dont se servent les tzars dans toutes leurs croisades. Le culte russe, ce n'est pas la religion grecque, c'est un culte inventé *ad hoc*, qui reconnaît pour chef spirituel le tzar autocrate, et qui a ses dogmes à lui, ses héros, ses martyrs, ses cocardes et son précepte théologique : *soumission inconsciente au tzar*. Qu'on s'imagine deux millions de pareils croisés!

Peut-on, du moins, compter sur une résistance proportionnelle à l'attaque, de la part de la Turquie et de l'Autriche? C'est cela que nous allons examiner.

V

L'empire turc, ce n'est pas une puissance, ce n'est pas non plus une unité, c'est un mélange incohérent de différents peuples, les uns civilisés, les autres barbares, les uns chrétiens, les autres musulmans, le progrès et l'activité humaine en face de l'inertie et de l'engourdissement. S'il y a là des éléments pour constituer un empire, il a manqué sans doute à la Turquie l'architecte qui mît en œuvre ces matériaux hétérogènes, la main qui leur assignât une place convenable dans l'édifice. — La Roumanie, qui était prête l'an dernier à mettre en campagne, contre les Turcs, cent mille hommes instruits par les Français, appartient-elle véritablement à l'empire? Qu'est-ce qu'il y a d'ottoman dans ces Principautés-Unies, où les Turcs, en quatre siècles d'efforts, n'ont jamais pu réussir à s'installer, et où les Français ont le droit d'acheter des propriétés, tandis que les prétendus suzerains en sont exclus à perpétuité? Y a-t-il rien de moins sérieux que ce faible tribut que la Roumanie paye à la Porte, lequel ne s'élève pas même à la centième partie du budget roumain? — Est-ce que la Serbie appartient à l'empire plus que la Roumanie? Ne l'a-t-elle pas forcé, il y a quelques mois, à

retirer de son territoire jusqu'au dernier de ses soldats? La Roumanie et la Serbie fournissent-elles enfin un seul soldat à la défense du sultan auquel la complaisance diplomatique s'évertue encore à attribuer la qualification de leur suzerain? — La petite principauté de Monténégro, ces quelques collines qui ont opposé tant de résistance aux attaques turques, est-elle moins indépendante que les deux autres? Eh bien! ce sont là les forces vitales de la Turquie, et qu'on n'oublie pas le dédain avec lequel le petit prince de Monténégro répond toujours aux firmans et aux injonctions du Grand-Turc; ni l'obstination et la persistance avec lesquelles le prince Michel de Serbie a poursuivi l'expulsion des garnisons turques de sa principauté; ni la valeur et le mérite personnels du prince Charles qui, il n'y a pas deux ans, s'en est allé monter, malgré l'Europe, sur le trône de la Roumanie.

Ce sont, dira-t-on, les autres peuples qui constituent la force de la Turquie. Rien de moins exact cependant. Les Bulgares, si laborieux et civilisables, et qui méritent bien l'attention de l'Europe, ne se sont-ils pas toujours insurgés contre les pachas? Encore sont-ils plus dangereux par leur haine contre les Grecs, haine poussée jusqu'au changement de religion, et qui a tant de fois divisé l'empire. Il y a mieux. Les Roumains Auréliens qui, conjointement avec les Bulgares et d'autres peuples de l'empire, s'en partagent le territoire jusqu'en Thessalie et en Epire, sont déjà prêts à s'allier à leurs cohabitants ou à se jeter dans les bras de leurs frères du Danube. A l'heure même qu'il est, l'insurrection de Crète ne menace-t-elle pas d'armer tous les Grecs contre la Turquie?

La Roumanie indépendante, la Serbie et le Monténégro prêts à le devenir; trois grands peuples privés de droits et sur le point de se ruer sur l'empire; l'influence russe doublée d'un mensonge religieux et acquise aux Grecs, aux Serbes et aux Bulgares : tel est le tableau de la Turquie.

Eh bien! nous nous demandons où trouver la Turquie dans son empire? où en est l'unité? où est son armée à laquelle aucun des trois états indépendants ne fournit, *ab antiquo*, un seul soldat, et qui, sous le commandement du premier général de l'empire, a été incapable d'apaiser, en plus d'un an, la faible insurrection crétoise? Est-ce là sérieusement une force qu'on puisse opposer au premier choc d'une grande armée russe?

VI

Si c'est l'unité qui fait la force d'un empire, l'Autriche manque de force parce qu'elle manque d'unité. Etat allemand, slave et hongrois, — si l'on néglige bien d'autres grandes nationalités — l'Autriche est condamnée à avoir son centre de gravité incessamment déplacé, de Vienne à Pesth et de Pesth à Prague, de telle sorte qu'au lieu d'avoir un gouvernement stable, elle est perpétuellement occupée à inventer un mécanisme mobile qui oscille lui-même dans plusieurs directions.

L'arrivée de M. de Beust au ministère, et l'esprit qui plane cette fois sur la maison impériale, ont certainement imprimé à l'empire des Habsbourg un grand mouvement de progrès, dont l'Europe n'a qu'à se féliciter. Il y a là de la grandeur que la liberté seule peut donner à un État. Le ministère national reconnu à la Hongrie et l'arrangement financier conclu avec ce royaume sont deux beaux succès que l'Autriche doit au ministre saxon. Pour la Bohême, on nous a promis les mêmes concessions. La Galicie, elle aussi, commence à avoir ses jours de joie et d'espérance. Que Dieu les lui rende plus beaux encore!

Mais c'est tout jusqu'à présent. Peut-on augurer un avenir assuré à cet empire qui est déjà entré dans une si bonne voie? Si, par hasard, le ministère central disait oui,

et les deux autres non, — ce qui pourrait arriver une fois du moins par an, à l'occasion du budget, — qu'adviendrait-il du sort de cette machine compliquée de gouvernement dont l'inventeur n'a pas prévu le frottement des rouages?

Interpellé dans le *Reichsrath* sur sa politique, M. de Beust répondait dernièrement qu'il ne veut ni de centralisation ni de décentralisation qu'en tant que l'unité de l'empire le lui permettrait. On voit que c'est toujours la chimère de l'unité qui tourmente cet excellent homme d'État. M. de Beust sait très-bien ce qu'il faut à un empire, mais c'est précisément ce qui manque à l'Autriche; et s'il s'obstine à rajeunir par la liberté tous les quinze ou seize peuples soumis à la couronne de Habsbourg, il est fort à craindre que son œuvre ne s'écroule et n'entraîne l'empire à la ruine.

Nulle part, en effet, les droits des nationalités n'ont été plus discutés et plus éclaircis que dans cet empire; nulle part aussi, malgré l'oppression du passé, et en raison même des rivalités que le gouvernement autrichien s'est efforcé d'entretenir parmi elles, — en les opposant les unes aux autres, — les nationalités ne sont restées plus séparées, plus reconnaissables, rivales entre elles et toutes ennemies de l'empire.

En admettant que la Hongrie n'ait plus d'aspirations, que ni Kossuth, ni les libéraux extrêmes de la diète de Pesth, n'aient aucune influence dans le royaume, que les deux ministères s'entendent toujours à souhait, n'aperçoit-on aucun nuage du côté du royaume tri-unitaire qu'on a l'air de dédaigner? N'y a-t-il rien à craindre du côté des Roumains de la Transylvanie et du Bannat qu'on a privés, sans raison, de leur représentation nationale? On peut ne pas reconnaître des droits à un peuple, mais lui ôter ce qu'on lui a déjà reconnu c'est s'exposer à d'inextricables embarras dans l'avenir. A-t-on oublié qu'en 48, tandis que la Hongrie luttait contre l'Autriche, les peuples qu'on se plaît à considérer comme partie intégrante du royaume

hongrois ont dirigé leur 48 contre la Hongrie? La raison en est que ce beau royaume, lui aussi, n'est qu'une juxtaposition de différents peuples, de différentes races puissantes et éternellement vivaces; c'est, en raccourci, l'image de la monarchie autrichienne dans son ensemble. Chose plus grave encore! M. Andrassy semble être plutôt Hongrois qu'homme d'État. Au lieu de faire pour le royaume tri-unitaire, pour la Transylvanie et le Bannat, ce que M. de Beust a fait pour la Hongrie, le ministre madgyar indispose ces peuples en leur déniant leurs droits, et en basant ses refus uniquement sur de vieilles légendes de palais. Eh! mon Dieu! de quel poids pèserait sur l'ensemble de l'empire cette vaillante Hongrie, sans le royaume tri-unitaire et sans la Transylvanie et le Bannat? Et quels sont les droits du royaume hongrois sur ces riches pays auxquels il doit son existence et son importance? Est-ce que la victoire diplomatique et les traités de Carlowitz et de Passarowitz ont adjugé ces contrées à la Hongrie qui n'existait plus? Nous insistons d'autant plus qu'il y a là des peuples opprimés, d'abord par le gouvernement central, et ensuite par celui de la Hongrie; il y a là une semence de discorde jetée pour la récolte de l'avenir. Nous en sommes extrêmement fâchés pour la Hongrie.

Mais ce qui nous étonne le plus, c'est que M. de Beust, lui-même, ne songe pas à faire pour la Galicie et pour la Bucovine ce qu'il a fait pour les Hongrois, et ce qu'il est en train de faire pour les Tchèques. A quel titre, en effet, un ministre libéral et un empereur qui est déjà entré dans une si large voie, refuseraient-ils à la Galicie et à la Bucovine les droits qu'ils ont concédés aux Madgyars? On ne peut pas admettre un principe sans en admettre toutes les conséquences. Méconnaître ces droits, c'est différer, ce n'est pas étouffer dans le germe ce danger d'une explosion intérieure, qui couve sourdement en Autriche comme en Turquie. On a préféré l'infiniment petit, la fai-

blesse, et c'est cette faiblesse qu'on suppose capable de s'opposer à la puissance et à l'unité colossale du moscovitisme ! On compte, il est vrai, sur une grande armée. Non que l'armée autrichienne, malgré le désastre de Sadowa, ne soit encore une armée respectable, mais si grande qu'elle soit, cette armée reflète l'image de l'empire : elle manque d'âme. C'est un géant, si l'on veut, mais dont les différents membres sont autant d'individus, ayant chacun sa circulation propre, sa respiration particulière, son âme et son individualité distinctes. Qu'on se rappelle les accusations que s'adressaient mutuellement les généraux autrichiens après la déroute de Sadowa !

VII

Il y a donc, dans l'Autriche comme dans la Turquie, des peuples puissants, privilégiés, favorisés, et une multitude effrayante de peuples opprimés et déshérités, de sorte qu'il reste toujours à la Russie, — à cette puissance terrible qui offre de deux mains son protectorat, — un vaste champ d'action dans les deux empires.

La Turquie, toujours en butte aux révoltes, aux intrigues et à l'invasion russe ; l'Autriche, plus éloignée de révoltes mais simultanément exposée aux attaques des Allemands et des Russes, et perpétuellement agitée par un système timide et bâtard de gouvernement ; en d'autres termes, le morcellement, la division, la rivalité, la dissension, la faiblesse, tels sont les traits du tableau de ces deux grandes puissances.

Le remède, on l'a indiqué. Pour l'Autriche ce serait la Confédération du Danube qui pourrait la sauver, mais une confédération où chaque peuple eût sa véritable place (1).

(1) La proposition qui consiste à céder les Principautés Roumaines à l'Autriche nous semble trop légère pour y insister. En supposant

Pour la Turquie, on a proposé de rendre Constantinople ville libre, mais on a oublié que Constantinople est à l'autre extrémité de l'Europe et en face de la Russie, qui cherchera toujours à y pénétrer par la mer Noire. Il en adviendrait ce qui est advenu de la ville libre de Francfort. La Confédération du Bosphore mériterait bien le même appui que la Confédération du Danube.

Mais avouons-le, pour qu'une confédération subsiste en Europe, il faudrait : ou que tous les Etats européens fussent en confédération ou que les monarchies voisines eussent moins de force. La Confédération de l'Allemagne, disputée entre deux puissances fortement armées, a fini par succomber sous les coups de la plus forte. La Suisse ne vit que grâce à ses chaînes de montagnes, à son rôle insignifiant sur les destinées de l'Europe, et surtout au sommeil des ambitions de ses voisins.

Tant qu'il y aura donc en Europe de grandes masses militaires, telles que la Russie et la Prusse, ni la Confédération du Danube, ni la Confédération du Bosphore n'auront d'heureuses destinées. Elles ne serviront que d'étiquettes diplomatiques.

VIII

Toutes les époques de l'histoire ont suivi des lois invariables. Les grands empires de l'antiquité et du moyen âge n'ont pas échappé à leur rigueur. Dans les temps modernes l'Espagne et, de nos jours, l'Italie et l'Allemagne ont quitté pour toujours les flancs de la vieille Autriche.

même que la France y accède, ce qui est absurde, et que le patriotisme exalté du peuple danubien, fier de son passé et de ses libertés, ne s'y oppose pas, — ce qui est plus absurde, — ce sera ajouter cinq millions de Roumains, ivres du succès de trois révolutions en moins d'un demi-siècle, à quatre autres millions que contiennent la Transylvanie, le Bannat et la Bucovine; ce sera accélérer la chute de l'Autriche, sans toutefois avoir sauvé Constantinople.

Les peuples se groupent, se forment, obéissent nécessairement à la loi de leur organisation. Les cercles excentriques se brisent, et chaque nationalité cherche en elle-même son centre.

L'Autriche et la Turquie, n'ayant pas l'unité qui fait la force de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, sont condamnées à l'impuissance, à la dissolution. Il n'y a pas de salut. Le mal intérieur rongera toujours au cœur ces deux empires, et le mal extérieur ne cessera jamais de les miner. La barbarie frappe déjà aux portes de l'Europe.

Or, il s'agit de notre sort et de l'avenir du monde; il s'agit d'éviter que l'humanité ne soit étranglée dans les ténèbres par le moscovitisme; il s'agit de fortifier notre barrière européenne, et d'enlever à la barbarie tout espoir de s'emparer de Constantinople.

Effrayés par la puissance colossale de la Russie, inquiets du manque d'unité des deux empires, les premiers exposés à ses coups, nous ne trouvons d'autre salut pour la société moderne que dans l'évocation du passé. Tant qu'il y a eu en effet, une Pologne, une Roumanie et une Hongrie indépendantes et puissantes, ces Etats ont consacré quatre siècles successifs, quatre cents ans de luttes et de gloire, à la grande cause de la civilisation de l'Europe, disputée par les Tartares et ensuite par les Turcs, dans leurs plus belles périodes de conquêtes.

Donc, favoriser les efforts de la valeureuse Hongrie pour qu'elle recouvre son entière indépendance, et vive de sa propre vie; aider les Roumains, assis côte à côte dans les trois empires, à se constituer en une grande et puissante Roumanie; reconstituer la Pologne dans ses anciennes limites, en enlevant à la Russie tout le littoral de la mer Noire : telle sera et telle a été la seule barrière forte contre les invasions de la barbarie.

Trois royaumes indépendants et puissants, les royaumes

des Huniade, des Michel-le-Brave et des Sobieski, ensemble trente-trois millions d'hommes, avec les clefs de l'Europe, le Danube et la mer Noire; une Russie amoindrie et refoulée dans les steppes et dans les glaces du Nord, et forcée à exercer son génie du côté de la Sibérie; une Autriche diminuée, il est vrai, mais forte pour s'être débarrassée d'une Hongrie qui n'a fait que l'affaiblir pendant deux siècles, et d'une Galicie palpitante, qui la met perpétuellement aux prises avec la Russie : telle est la solution nécessaire et possible de cette brûlante question d'Orient.

Les velléités contradictoires, la routine et la malveillance, les résistances de toute sorte et mille autres obstacles sont trop présents à notre esprit pour les nier, mais nous ne craignons que la timidité et la tergiversation. A une grande cause, le grand génie n'a jamais fait défaut. La foule songe à ses intérêts, le génie aux intérêts de tous.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w TORUNIU

PARIS. — IMP. ROUGE FRÈRES, DUNON ET FRESNÉ, RUE DU FOUR, 43.

30-

373684

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DU LUXEMBOURG :

La Question d'Orient et la Nation Roumaine. Br. gr. in-8°, 1867. ... 1—»»

La Liberté en Roumanie (avec le texte de la Constitution de 1866 et de la loi électorale). 1 vol. in-16 jésus, 1867. ... 1—50

Intrigues de la Russie en Roumanie. Br. gr. in-8°, 1867. ... 1—»»

La Turquie et les complications Européennes. Br. gr. in-8°, 1867. ... 1—»»

Les Ottomans et les Moscovites, les Musulmans et les Orthodoxes, les Saints, par J. B. Ostrowski, 2e édit. Br. gr. in-8°, 1867. 1—50

Le Congrès de Moscou et la Propagande Panslaviste, par Julian Klaczko. Br. gr. in-8°, 1867. ... 1—50

GOLESCO (Alexandre). —**De l'abolition du servage dans les Principautés Danubiennes.** Broch., in-8°, 1856. ... 2—»»

Lettres hongro-roumaines, échangées entre M. Daniel Iranyi et M. Demétri Bratiano, avec introd. de Henri Valleton. Br. in-8°, 1851. ... 1—50

Mémoire justificatif de la Révolution roumaine du 11/23 juin 1848. Br. gr. in-8°, 1848. ... 2—»»

MICHELET (J.) — *Principautés Danubiennes.* **Mme Rosetti,** 1848, avec illustration. Broch. in-8°, 1853. ... 1—»»

Moldo-Valachie (la) et la suzeraineté de la Porte. Br. in-8°, 1866. ... 2—»»

OTMENEDEC (l'archimandrite Agathon.) — **Etude sur les droits et obligations des monastères roumains dédiés aux Saints-Lieux.** Broch. in-8°, Bucharest 1863. ... 2—50

Le Panslavisme. *Le Prince Couza, la Roumanie, la Russie.* Br. gr. in-8°, 1866. ... 1—50

Poids de la Moldo-Valachie dans la question d'Orient, Coup d'œil sur la dernière occupation militaire russe de ces provinces, par M. de M. O***, agent diplomatique. Broch. in-8°, 1838. 3—»»

SANEJOUAND (A.). — **Les Principautés Roumaines devant l'Europe.** Br. in-8°, 1856. ... 1—50

Les Principautés devant le second Congrès de Paris. Broch. in-8°, 1858. ... 1—»»

Proclamation et déclaration des Droits, adressées par le gouvernement provisoire de Valachie au peuple roman, traduit du valaque. Br. in-8°, 1848. ... 1—50

Question économique des Principautés Danubiennes (par Nicolas Balcesco). Br. gr. in-8°, 1850. ... 5—»»

Quelques mots sur la sécularisation des biens conventuels en Roumanie (par un député roumain.) Brochure in-8°, 1864. ... 1—50

REGNAULT (Elias).— **Mystères diplomatiques aux bords du Danube.** Broch. in-8°, 1858. ... 1—50

Réponse des Saints-Lieux d'Orient au mémoire du gouvernement des principautés-Unies sur les monastères grecs. Octobre 1863. Broch. in-4°. ... 4—»»

Révolution (la) roumaine. 1 vol. in-8°. Florence, 1866. ... 3—»»

THIBAULT LEFEBVRE (avocat au Conseil d'Etat.)— **La Valachie au point de vue économique et diplomatique.** Br. gr. in-8°, 1856. ... 1—50

— **Les Finances de la Valachie.** Br. gr. in-8°, 1856. ... 2—»»

Paris. — Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-St-Germ., 43.